

FUNÉRAILLES

DE

ALBERT PORTEVIN

Membre de la Division des applications de la science à l'industrie

à PARIS,

le mardi 17 avril 1962.

DISCOURS

DE

M. GEORGES DARRIEUS

Membre de l'Académie des sciences.

MADAME,
MESSIEURS,

La nouvelle si inattendue, du soudain décès, loin de Paris, d'Albert Portevin, a douloureusement surpris ses nombreux confrères, élèves et amis.

Au nom de l'Académie des sciences à laquelle il a appartenu pendant vingt ans, et dont il assumait la présidence avec celle de l'Institut de France en 1959, j'ai le triste devoir de rendre aujourd'hui un dernier hommage à notre regretté Confrère, élu en 1942 dans la section des Applications de la science à l'industrie, dont, par l'effet de l'éloignement ou du décès prématuré de membres plus anciens, il s'est trouvé, la majeure partie de ce temps, le doyen effectif.

Son élection, comme si elle ne pouvait qu'être au niveau de ses précédents succès, avait comporté cette circonstance excessivement rare, de résulter d'un vote unanime. Assidu à nos réunions, il y intervenait volontiers en présentant toujours son avis avec fermeté et conviction.

Professeur né et profondément attaché à cette mission d'enseignant dans laquelle il a excellé, il apportait à l'exposé de ses idées, — bien qu'il fût loin de disposer de l'organe puissant de son confrère Léon Guillet — le concours d'une voix claire et bien timbrée servant une diction parfaite, dont, la proposant volontiers en exemple à ceux qui souhaitent se faire entendre, nous garderons longtemps le souvenir.

Ce don d'expression était à l'image de son esprit épris d'élégance et de clarté qu'une solide formation aux disciplines des humanités classiques avait fortement contribué à modeler.

Peu sensible à certaines formes modernes de littérature dont le caractère négatif ou l'attitude de refus le choquaient, il leur préférerait, malgré son dissentiment quant au fond, l'élégance châtiée de Renan, mais plus encore Pascal, dont les *Pensées* paraissent avoir constitué son livre de chevet dans ces dernières années, et dont sa mémoire exceptionnelle se plaisait à nous citer des passages entiers.

Laissant à d'autres plus qualifiés le soin de retracer son œuvre de métallurgiste, je me bornerai à évoquer les grandes lignes de sa carrière scientifique.

Ayant perdu son père dès sa naissance et élevé par une mère dévouée et attentive à une santé délicate, il fut confié aux Frères de

Passy, dont l'un paraît avoir été un éducateur hors de pair, et auxquels il vouait une profonde reconnaissance.

Reçu major à l'École Centrale, il ne dû de perdre un rang au classement de sortie en 1902 qu'à son classement dans le service auxiliaire, le privant de l'appoint d'une note militaire.

Remarqué par son aîné Léon Guillet qui le fit entrer au laboratoire de de Dion et qu'il devait rejoindre plus tard à l'Académie, il attira de bonne heure l'attention de métallurgistes éminents: Osmond, Le Chatelier, Pourcel, Charpy, Frémont, et devint Secrétaire général de la Revue de Métallurgie dès 1907.

La guerre de 1914 lui donna l'occasion à l'Inspection des forges puis à celle des Produits métallurgiques de l'aviation, de contributions remarquables aux traitements thermiques des obus et vilebrequins.

Ensuite commence la longue période d'enseignement à l'École Centrale que mon Confrère Poivilliers a pris le soin de retracer.

N'ayant pas eu l'honneur d'être de ses élèves je ne puis du moins manquer de me faire l'écho du profond retentissement qu'ont eu, dans la formation et l'orientation de nombreuses promotions, ses leçons admirablement claires et ordonnées, servies par le charme de cette parole agréable et distincte que nous avons évoquée. Au risque d'être injuste pour ces professeurs qu'une haute conscience pousse, fût-ce en surchargeant leurs cours, à faire bénéficier leurs auditeurs de tout progrès nouveau jugé indispensable, il attachait le plus grand prix à l'arrangement et à la concision dont ses leçons étaient des modèles, et se serait plutôt excusé, suivant un mot fameux, de n'avoir pas trouvé le temps de faire plus court. Le succès de cette méthode est attesté par l'attrait suscité en peu d'années parmi ses élèves pour les disciplines nouvelles qu'il leur révélait et dont il était un des principaux artisans. De ce succès je ne retiendrai que le témoignage d'un de ses élèves de l'École Centrale, qui, après une courte initiation dans l'industrie française, a contribué

vers 1925 à introduire aux États-Unis la connaissance et la pratique de la métallographie, servant ainsi largement le prestige de notre pays.

Éminemment préparé par sa belle intelligence et la formation rigoureuse de son esprit à dégager en toute matière l'essentiel, il avait de bonne heure reconnu les maîtres de la recherche individuelle qu'étaient à ses yeux Le Chatelier et principalement Osmond, dont il a tenu à célébrer particulièrement la mémoire.

Dans la tradition de ces grands devanciers, après Charpy qu'avec Guillet il devait retrouver à l'Académie, Pierre Chevenard, son ami et collaborateur, venu le rejoindre en 1946 dans cette même section des applications de la science à l'industrie, et trop tôt disparu, il demeurait le plus prestigieux représentant français de cette métallurgie scientifique où notre pays garde un rang éminent. Dans ce domaine où il s'est montré également chef d'école, ses très nombreux mémoires, d'ordre scientifique ou pratique, dont plus de 80 notes à l'Académie des Sciences, portent sur les théories générales, les méthodes d'études et les diagrammes d'équilibre des alliages, les traitements thermiques des aciers, les alliages de cuivre et des métaux légers, l'étude des corrosions, la recherche des aciers inoxydables, les phénomènes et les techniques de la fonderie.

Parmi les principes de sa maîtrise il a célébré à diverses reprises comme formes d'éclectisme, la variété des points de vue, l'exploitation de ce qu'il appelait les transpositions, voire parfois quelque fantaisie, exercée par exemple dans le violon d'Ingres qu'a constituée pour lui un certain temps la céramique.

Comme son émule et ami Chevenard dont il reprenait à son compte la formule d'imprégnation scientifique de l'industrie, il revendiquait pour la recherche la liberté, la hauteur des points de vue, l'affranchissement de préoccupations trop immédiates ou intéressées. Si ces notions aujourd'hui en général mieux comprises, sont en passe de devenir des lieux communs, n'oublions pas qu'il y

a quarante ans il fallait une ferme conviction et une certaine clairvoyance pour les faire reconnaître dans le climat d'empirisme dont les industries traditionnelles ont eu tant de peine à se déprendre.

Le renom d'une pareille carrière lui avait naturellement apporté une foule d'honneurs, qu'il excellait à porter avec élégance et distinction et dont les corps auxquels il avait appartenu se plaisaient d'ailleurs à partager la légitime fierté.

Membre étranger de la Société Royale de Londres, et de l'Académie nationale des sciences de Washington, il était associé, correspondant ou Docteur *honoris causa* de très nombreuses Académies et Universités, où l'avait porté sa réputation de conférencier, bien que les soucis d'une santé demeurée toujours assez fragile, l'aient contraint à restreindre quelque peu ses activités et occasions de voyages dans ces dernières années.

Cet Ambassadeur éminent de la science, de la langue et de la pensée françaises, se montrait très attaché au principe du respect, par les corps constitués ou les Académies, d'un certain décorum et de ces formes extérieures que commande une longue et le plus souvent vénérable tradition, et il s'élevait contre la tendance moderne, trop fréquente, à laisser s'instaurer en ces matières sous prétexte de détachement, désinvolture, laisser-aller ou négligence.

Mais s'il se montrait justement sensible aux honneurs mérités qui lui étaient échus, il ne s'en laissait pas griser pour autant. Quand même une foi chrétienne profonde, maintenue depuis son enfance, ne l'en eût pas d'avance protégé, diverses occasions de retour sur soi-même procurées par la maladie et qu'il soulignait volontiers lui-même, y eussent pourvu.

De fréquentes citations de lectures devenues familières de l'Écriture sainte, de l'Apocalypse et de l'Imitation, ainsi que quelques notes demeurées sur sa table de travail, témoignent de la résonance qu'y trouvait son âme attentive. Il évoquait aussi volontiers l'épisode où son saint patron Albert le Grand avait été prévenu du douloureux renoncement qui annoncerait sa fin prochaine.

A diverses reprises en ces dernières années, ses boutades toujours naturellement enjouées, nous laissaient cependant percevoir la légère amertume hélas bien naturelle qu'apporte plus ou moins avec l'âge, le sentiment de devoir passer un flambeau que lui-même a porté longtemps si haut et si droit.

Il aura du moins pu se donner le témoignage d'avoir toute sa vie mené le bon combat pour la vérité et la beauté, aimées et servies pour elles-mêmes, et dont, avec abnégation et désintéressement, il aura contribué à répandre le culte. Puissent les nombreux disciples qu'il a formés poursuivre son œuvre et, s'inspirant de son exemple, contribuer à leur tour à maintenir une haute tradition intellectuelle et scientifique qui assure toujours à notre pays une grande et légitime considération.

DISCOURS

DE

M. GEORGES POIVILLIERS

Membre de l'Académie des sciences,
Directeur de l'École Centrale des Arts et Manufactures.

C'est au nom de l'École Centrale des Arts et Manufactures, au nom des Membres de ses Conseils, de ses Professeurs, de ses Anciens Élèves que je viens apporter un dernier adieu, un hommage de gratitude et de reconnaissance à celui qui fut l'un des plus brillants élèves, l'un des plus distingués professeurs de cette École qui a marqué toute sa vie, et qu'il a grandement honorée.

C'est en 1899, après une préparation chez les Frères de Passy, qu'Albert Portevin entra major à l'École Centrale, — il n'avait pas

encore 19 ans! — Pendant ses trois années d'études, il cumula de façon stupéfiante les 19 et les 20, et son projet de sortie (une usine à gaz) lui valut la note remarquable de 19,60. S'il ne sortit que second de sa promotion, c'est qu'un accident lui avait interdit tout service militaire et l'avait privé des points supplémentaires correspondants.

A sa sortie de l'École, en 1902, il entra aux études financières du Crédit Lyonnais pour pouvoir demeurer à Paris, près de sa mère. Après la mort de celle-ci, Léon Guillet, Camarade de la promotion 1897, lui fit confier le poste de chef de laboratoire de la Société Métallurgique de La Bonneville, dans l'Eure, puis le fit entrer au laboratoire et au service métallurgique de la Maison de Dion-Bouton. C'est le début d'une collaboration et d'une amitié que seule la mort vint interrompre. C'est le début d'une prestigieuse carrière scientifique, entièrement consacrée à la Métallurgie.

Le 1^{er} Janvier 1913, Albert Portevin était nommé Chef de Travaux de métallurgie et de métallographie à l'École Centrale, dans le laboratoire qui venait d'être créé, à la demande de Léon Guillet, et qui était rattaché à la chaire que celui-ci occupait depuis 1910. Un an plus tard, il était nommé Maître de Conférences de Sidérurgie. Puis, en 1926, professeur suppléant du cours de métallurgie du fer et de l'acier, et, en 1938, professeur du cours de Physico-Chimie des produits métallurgiques et membre du Conseil de l'École.

Son autorité, dans tous ses cours, fut remarquable et il fut certainement l'un des professeurs les plus goûtés des élèves. Il suscita de nombreuses vocations de métallurgistes et son laboratoire devint rapidement un véritable laboratoire de recherches où s'élaborèrent des thèses remarquées de doctorat ès sciences et d'ingénieur-docteur. Ses qualités pédagogiques furent également très appréciées à l'École de Fonderie et à l'École Nationale Supérieure de Soudure.

Il fut nommé, en 1945, Directeur de la Recherche Scientifique et Technique à l'École Centrale, poste qui venait d'être créé et qu'il quitta en 1950, atteint par la limite d'âge. Il y fut remplacé par son

élève préféré, M. Paul Bastien, Major de la promotion 1929, qui avait préparé, sous sa direction, la première thèse de docteur ès sciences issue de son laboratoire.

Président du Conseil de l'École de 1944 à 1946, puis de son Conseil d'Administration, de 1947 à 1950, Albert Portevin, continua à siéger à ce Conseil comme représentant des Associations Scientifiques d'Ingénieurs.

Ainsi, pendant plus de quarante années, sa vie fut intimement liée à celle de l'École Centrale et les honneurs que lui valait sa réputation de savant rejaillissaient sur elle, ainsi qu'il aimait à le souligner dans l'intimité.

A la grande douleur qui est la vôtre, Madame, et à celle de vos enfants, il est une consolation: la pensée que votre mari et votre père a eu une vie particulièrement heureuse. Bonheur apporté par sa vie familiale, joies de la réussite des travaux entrepris et de la reconnaissance mondiale de ses succès.

L'École Centrale toute entière vous prie d'accepter, en ces heures pénibles, l'expression de sa douloureuse sympathie.

